

# De la mémoire d'absence à l'expérience vécue

«1942 Une enfance et un peu plus » de Monique W Labidoire  
(aux éditions EDITINTER)

*Par Francine CARON*

*Les livres sont faits pour être lus et relus, prêtés, offerts. Ils sont les gardiens de nos mémoires. C'est au cours d'une relecture que Francine Caron, écrivaine, poète de Shoah (Transignum éditeur : bibliophilie) professeure à l'Université de Haute-Bretagne Rennes 2, fonds littéraire à l'Université d'Angers, a ressenti la nécessité impérieuse d'approfondir la lecture de ce récit qui relate mon enfance dans un moment tragique de l'Histoire du monde. Qu'elle en soit vivement remerciée.*

*Monique W. Labidoire*

En l'année 1942, date-pivot semble-t-il d'une enfance pour tant de jeunes vies bousculées, voire meurtries du XX<sup>e</sup> siècle, nous participons par l'élan du récit à l'enfance de deux sœurs dont l'aînée Anna en impose par tout ce qu'elle sait déjà à la petite Monika, elle-même narratrice, diseuse, poète en premier lieu comme elle en fera foi.

Après un court séjour dans une institution laïque de la région parisienne où leur mère les avait mises « à l'abri » suite à la terrible rafle du Vel d'Hiv de juillet 1942, c'est dans un petit village, Orbais l'Abbaye, qu'en janvier 1943 elles se trouvent « cachées », en terre de Champagne, quasiment au couvent, du moins dans un orphelinat catholique. Cachées mais aussi interdites de parole. Nous sommes bouleversés comme elles par cet empêchement de dire, plein de pudeur, car en filigrane règnent l'horreur, les absences et les attentes qui en découlent.

La première absence est bien celle du père, Paul *ou Pàli en hongrois*<sup>1</sup> détenu au camp de Beaune-la-Rolande près d'Orléans depuis mai 1941 à l'appel du fameux « billet vert » qui convoquaient les Juifs étrangers dans leur mairie d'arrondissement. Sans qu'elle puisse se souvenir de l'ultime visite à ce camp de transit, la fillette re-suscite le train bondé, la foule cosmopolite, l'écho de tant de langues inconnues échangées, les gendarmes français et les sabots de bois, utile et dernier cadeau du pauvre interné. D'autres mémoires et surtout celle de « *Anna, interrogée toujours* » (p.53) suppléent la sienne.

C'est grâce à la dernière lettre du père que devenue adulte, Monique découvrira un semblant de la vie de ces déplacés. Une lettre du 26 juin 1942 dans laquelle le prisonnier se dit *impatiant de travailler... à sa mesure* et ose demander à sa chère femme quelque colis, des timbres, un peu d'argent. Cet

---

<sup>1</sup> Les parents et les grands-parents de la narratrice sont nés en Hongrie

homme (asthmatique) voulait « bien partir lui aussi » d'autant plus qu'un de ses frères venait d'être déporté dans le convoi précédent. Ce père a dû rester quelques quarante jours de plus à Beaune-la-Rolande, jusqu'à *l'effroyable voyage* (p.170) vers Auschwitz où il fut gazé le 13 août 1942 selon l'acte délivré plus tard par la mairie du 3<sup>ème</sup> arrondissement de Paris.

Dès lors le lecteur ne peut qu'être sensible à l'année choisie pour le titre de l'œuvre. Car nous venons de voir que 1942 est l'année du trépas de Pàli, preuve s'il en était besoin que l'amour qui n'a pu être donné dans la vraie vie peut naître dans le récit. Et cette année-là est une année charnière du destin des Juifs, et tout d'abord des Juifs étrangers, en France.

La seconde absence, c'est celle de la mère ; son prénom reste d'ailleurs inconnu au fil des pages. Choc. Non-dit. Refoulement psychanalytique ? Volonté que nous interprétons comme la crainte de devoir de confronter ce prénom (outre le patronyme) avec une liste... de futurs déportés. Or dans le cauchemar final (p. 168) « *un gendarme montre une liste à maman* » et l'enfant de s'interroger, toujours en rêve « *si elle n'est pas juive elle aussi ?* » Car durant les trois années de cache cette maman qui s'appelle en fait Marguerite s'absente peu à peu de la mémoire de l'enfant. Jusqu'à la transparence. Elle qui est décrite au début ayant d'abord un « *joli teint rosé* » (p.25) le perd pour une « *peau transparente* » (p.49) ; l'image s'éloigne ensuite pour devenir « *presque transparente* » (p.52). Il est troublant de noter que le même adjectif affecte la simple peau, l'apparence... puis la personne. Plus loin lors de l'été 1945 (p.73) nous lisons : « *j'ai de nouveau oublié le visage de maman. Elle est plus maigre et plus transparente que lors de sa première visite, ses yeux sont tristes et comme noyés dans un lac gelé* ». Elles deux » ne se sont vues qu'une « *seule fois en plus de trois ans* ». (!) Et ce lac ne serait-il pas le Balaton, le plus grand lac du pays d'origine ? D'où l'immensité subtilement suggérée de deux tristesses tuées ? Monika nous confiera même : « *Papa, je ne l'ai pas vraiment connu et je crois bien que maintenant j'ai aussi oublié maman* » (p.47).

Ce qui ne s'absente pas c'est la mémoire. Certes le lecteur connaît la grande Histoire, celle qui porte une hache, remarquait Pérec. Autre chose est de vivre la « *microstoria* » avec quantité d'êtres qui ne sont jamais anecdotiques au sens banal mais qui s'incarnent. La grande sœur nous l'avons vu est une première référence (p.23). Mais c'est le cousin Jojo qui est le véritable héros de l'auteure '*présente et future*'. Les premières lignes du récit posent Tragédie et Secret et l'indispensable sens de l'humour. « *Ça y est ! Jojo est devenu un ange. Il se tient bien droit dans sa robe rouge et son surplis blanc à côté de Monsieur le curé qui officie pieusement la messe* » (p.15). Jojo est caché lui aussi mais au château, chez les gardiens ; promu enfant de chœur il est bien accueilli par son entourage chrétien.

Notre héroïne, Monika nous propose pour rester dans une « *vérité vraie* », nous propose deux expressions saisissantes dans leur simplicité. D'une part, elle dit avoir « *une toute petite mémoire* », marque d'une fragilité émouvante. D'autre part, elle veut « *surveiller, veiller, ranger* » (p.47) ses

souvenirs dans de « *petits tiroirs* » (p.53) soit une toute petite bibliothèque propre en somme à une mémoire en formation. Autant dire : les classements, la pratique de la raison pourraient éradiquer l'horreur. Enfin, les pages de la préadolescence s'augmentent d'une volonté d'empathie, d'un exercice de compréhension du monde. Rien n'est uniment blanc ou noir (p.107). Monika comprend le commentaire de son institutrice qui explique un couplet de la Marseillaise : il y a de pauvres soldats dans les deux camps ennemis appelés à se faire la guerre sans le vouloir. Voici donc, fort tôt, à travers une tension mémorielle, la prescience d'un futur humanisme. On ne peut oublier de citer ici Romain Gary qui dans « La promesse de l'aube » nous donne un véritable morceau de bravoure concernant La Marseillaise cette « *autre partie importante de mon éducation française* ».

Autres vecteurs d'éradication de l'horreur : Parole et Mots justes et Inspiration vers la plus belle des « francités littéraires ». Et l'Amitié : il est à noter que le monde littéraire bénéficiera plus tard de sa précieuse camaraderie. N'a-t-elle pas reçu, entre autres, ce prix dès son plus jeune âge ! (p.128). L'éducation des fillettes a déjà lieu en famille : « *Grand-mère dit qu'avant de vivre une autre histoire, on doit accepter d'avoir vécu l'Histoire et qu'avant de tourner la page, il nous faut bien connaître notre propre page d'histoire. J'admire grand-mère. Elle a toujours le mot juste que je comprends exactement* » (p.96).

Le savoir est développé aussi par l'Ecole de la République. On voit combien pour notre auteure le nom de Madame Glaison (nous signale Monique dans sa missive) est resté prégnant. Cette maîtresse lui est précieuse pour l'apprentissage de la langue française (c'est le hongrois qui est parlé à la maison) avec les auteurs qui ont sa particulière faveur, Victor Hugo, La Fontaine, Daudet et *Les lettres de mon moulin*. La phrase de morale tous les matins au tableau qu'il faut commenter, l'orthographe difficile et les listes de mots qu'il faut apprendre par cœur. Un véritable creuset pour l'imaginaire d'une enfant qui nous révèle sa quête de mots, s'attache à leur sonorité, à leur beauté formelle comme « glycine » ou « tonnelle ». Dans le même esprit esthétique et gourmand comment s'étonner qu'elle invente — parmi bien d'autres — une délicieuse apposition « la sœur potager » (p.38). Telle est l'annonce d'une vie déjà nourrie de rêves par les révélations du langage inédites pour l'enfant qui s'interroge sur les mots-images : un trousseau pour des clés, non pour une mariée ! ou un lit-cage pour Anna, alors sera-t-elle enfermée !

De retour aux dernières pages (de synthèse d'où leur importance), « *Madame Glaison a suggéré que la langue française était la seule patrie de ses poètes préférés. Elle pense sans doute qu'on peut inventer des mots (...) sans guerre, ni camps, ni déportés. Oui ça me plairait bien que le français devienne ma seule patrie même si le hongrois reste la langue de mon cœur* ».

En tant qu'écrivaine renouant ici avec l'esprit d'enfance, Monique Labidoire ne cherche pas à dresser un tableau exact de l'histoire en marche en ces années noires. Mais le lecteur scrupuleux ne saurait oublier que 1942 a

connu aussi le 20 janvier la conférence de Wannsee où la « solution finale » hitlérienne a été formalisée. C'est le 7 juin 1942 que le port de l'étoile jaune devient obligatoire pour les juifs de France en zone occupée et ce, à partir de six ans. C'est le 16 et 17 juillet qu'a lieu l'infâme rafle du Vel d'Hiv... deux drames seulement suggérés dans le récit (p.21 et 28). Voilà d'autres raisons plus secrètes, peut-être, plus universelles aussi d'adopter un titre et de délivrer un récit. Le tout nous atteignant au cœur.

Cette émotion nous l'avons partagée en conscience en plus d'un humour délicieux, jamais infantile, voire poignant, désarmant comme ce qui suit : « *C'est quand la fin de la guerre, peut-être dimanche après la messe ?* » (p.47) à travers une modestie certaine : « *Ce récit s'adresse donc aux plus jeunes mais le lecteur de tout âge peut également en tourner les pages* », annonce l'auteure. En fait, ce livre est un ouvrage précieux pour tous. Il faut (et non pas on « peut ») en tourner les pages et beaucoup plus ajouterons-nous. « *Et beaucoup davantage* » signerait plus exactement le Ligérien Du Bellay. Nous sommes plongés dans la France des plus grands périls.

Enfin, on se penchera sur le dernier tiers du livre intitulé « La Hongrie communiste », non abordé ici au vu du cadre de l'étude. Cette troisième partie est elle aussi d'un grand intérêt avec en contrepoint l'importance de la culture. Principalement la musique et la poésie dans cette Hongrie où Monika passera presque toutes ses vacances avec ses grands-parents maternels. L'auteure ne fait ni l'apologie ni la critique du régime en cours mais dresse un tableau sincère. Partagées dans un cadre familial et affectif, ses expériences profiteront à la construction de son identité.

En fait c'est en poésie que Monique W. Labidoire traduira admirablement l'effroi, la souffrance et l'espérance. (Lire *Mémoire du Danube* et *Mémoire d'absence* chez Editinter). Mais ici nous sommes dans l'entraînement vif du récit dont le terme est un effroyable cauchemar d'où surgissent Paris, Orbais et ce lieu au nom imprononçable, Auschwitz, cet endroit en Pologne marqué à jamais de réalités innommables.

*« Demain encore nous entendrons la porte du wagon  
plomber l'espace et la nature indifférente aux  
meurtrissures révélera ses humeurs. Nos paupières  
s'agrandiront sur un ciel sans histoire car de cette  
histoire le ciel est absent ».*

In *Mémoire du Danube* p.67

Pour les lecteurs qui ne connaîtraient que la Poète, voici un autre visage de Monique W. Labidoire, issue d'un destin dangereux qui saura transmuier sa destinée de poésie d'autant plus brillante qu'acceptée et forgée.

Francine Caron

Université de Haute-Bretagne, Rennes 2